

Ester Camilla PERIC, *Vendere libri a Padova nel 1480. Il Quaderneto di Antonio Moretto*. Saggio introduttivo di Neil Harris, «Libri e Biblioteche», 43, Udine, Forum, 2020, 342 p., illustr.

Au mois de février 1480, un libraire de Padoue, Domenico Giglio, recopia dans un *quaderneto*, étroit cahier de seize pages, une liste des livres que lui avait confiés pour les vendre Antonio Moretto, un éditeur-libraire vénitien, propriétaire de la boutique. Avec les réassorts mentionnés à la suite, il nota les titres de 210 ouvrages, en 923 exemplaires, dont il précisait les prix imposés par son correspondant. Rédigé par lui et signé par deux témoins, mais non par Moretto, le cahier, sans avoir un statut officiel, jouait à la fois un rôle contractuel, garant d'un accord de vente sur commission, et celui d'un aide-mémoire pour la vente en direct, comme une sorte de catalogue à prix marqués. Un chiffre sur la première page révèle qu'il s'inscrivait probablement dans une suite de listes analogues, aujourd'hui perdues.

Le *Quaderneto* de Giglio est connu des historiens du livre et souvent mentionné dans leurs travaux. Il s'agit du plus ancien document de ce genre conservé. À ce titre et par les renseignements qu'il fournit, il est d'une importance de premier ordre pour la connaissance de la diffusion commerciale du livre imprimé au cours des premières années qui suivirent l'introduction de la typographie dans la Péninsule. Retrouvé dans les Archives de Venise, le cahier a été signalé pour la première fois en 1882 par Rinaldo Fulin. L'érudit vénitien en procura une édition précise, qu'il accompagna d'une étude aussi détaillée que le permettaient les connaissances que l'on avait à son époque, sur la base des premiers catalogues consacrés aux incunables. Ce travail précurseur ne demandait pas moins à être repris et complété sur de nouveaux frais, comme le *Quaderneto* méritait d'être réexaminé à la lumière des connaissances accumulées depuis plus d'un siècle sur le sujet et dans la perspective des catalogues informatisés. Témoignant de la vigueur des études consacrées actuellement en Italie au livre ancien et en particulier aux incunables, Ester Camilla Peric, dans un élégant ouvrage publié dans la collection «Libri e biblioteche», ne s'est pas bornée à une simple mise à jour. Elle offre, avec la reproduction photographique et l'édition du cahier, une identification précise des ouvrages mis en vente dans la boutique de Giglio, et sur ces bases, propose

une étude parfaitement documentée et argumentée portant non seulement sur l'objet lui-même et ce qu'il révèle de la commercialisation du livre imprimé, entre Venise et Padoue, sur ses acteurs (éditeurs, libraires de détail, acheteurs), et sur ses modalités, mais aussi, en amont, sur les livres mis en vente, dans leur réalité matérielle. À partir des prix indiqués, elle en éclaire la fabrication elle-même, au moment décisif d'une évolution qui transforma les premiers produits d'une innovation technologique en des objets d'usage et de plus grande diffusion.

La tractation commerciale dont rend compte le *Quaderneto*, en l'occurrence une commission de vente, a pour cadre Padoue. La cité, passée sous la souveraineté vénitienne depuis moins d'un siècle, était devenue le siège d'une université de premier plan. Son *studium* bénéficiait d'un privilège de fait pour la formation des élites vénitiennes. En revanche, alors qu'elle avait été un centre actif de production de manuscrits, elle participa de façon plus limitée au développement du livre imprimé, confirmant que celui-ci était lié à des déterminations plus économiques que culturelles. Padoue était un marché particulièrement intéressant pour les imprimeurs et les libraires vénitiens, qui bénéficiaient sinon d'un monopole, du moins d'une situation privilégiée entretenue par la limitation de toute concurrence locale. D'origine piémontaise, Giglio lui-même avait peut-être exercé le métier de typographe à Venise, avant de s'établir à Padoue où il s'était marié. Il y exerçait le commerce du livre en détail, en qualité de commis d'Antonio Moretto, le propriétaire de la boutique et des livres. Celui-ci n'était pas un imprimeur mais un éditeur, au double sens moderne du terme. Il conjugait une pratique savante attestée et une activité entrepreneuriale plus discrète, vouée à l'édition et au commerce des livres dont il assurait la distribution. Il s'occupait de vendre les siens, ceux dont il était le *curatore* et pour lesquels il était rémunéré en exemplaires d'auteur. Ce n'est pas un hasard si l'on trouve dans la liste des livres destinés à être mis en vente par Giglio l'édition des *Epistulae familiares* de Leonardo Bruni qu'il avait procurée. Il vendait aussi les livres qu'il avait publiés en tant qu'*editore* ou dans l'édition desquels il avait pris une part en qualité d'investisseur. S'ajoutaient enfin les livres qu'il importait à ses frais d'autres centres éditoriaux pour les revendre avec bénéfice. Cette activité éditoriale, au sens commercial du terme, était elle-même le prolongement d'une activité principale de marchand de papier, comme une forme de diversification dans un secteur en plein essor, à même de lui assurer de nouveaux développements, le papier représentant plus de la moitié des coûts de fabrication d'un livre imprimé.

La répartition des livres enregistrés sur la liste de Giglio peut être définie par genres, selon des catégories culturelles (théologie, liturgie, droit, littérature, philosophie...) et une répartition chronologique (œuvres antiques, médiévales, humanistes...). Elle correspond, sans surprise, aux intérêts des professeurs et des étudiants du *studium* de Padoue, derrière lesquels apparaît déjà un public plus large d'amateurs et d'acheteurs potentiels de livres d'heures, de pronostics et d'almanachs. À partir des indications très sommaires du cahier, Ester Peric donne de ces livres une identification précise : l'œuvre elle-même, mais aussi

l'édition dans laquelle celle-ci pu être proposée, en 1480, dans la boutique padouane de Moretto. Ces résultats constituent la matière d'une bibliographie détaillée (p. 166-267), qui réordonne de façon systématique une liste qui allait des « *Digesti vegi* », en l'occurrence le *Digestus vetus* de Justinien, probablement dans l'édition imprimée à Venise en 1477 par Jacopo Rosso, à « Tortiello », le traité *Ortographia* de Johannes Tortellius, dans l'édition imprimée à Trévise en 1477, par Hermann Liechtenstein pour Michele Manzolo, ou celle de Vicence, du 13 janvier 1479, par Stefan Koblinger. Une telle identification est très problématique lorsqu'il s'agit d'interpréter les données de listes plus tardives, en particulier les inventaires après décès recensant des livres. Dans le cas de la liste de Giglio, elle est relativement fiable, à défaut d'être facile, en raison du nombre restreint des éditions pouvant être prises en considération. En effet, près de 40% des livres cités sur la liste de Giglio, ne sont connus que par une seule édition. Dans le cas de titres diffusés en plusieurs éditions, la solution proposée par Ester Peric est la plus probable, même si elle reste de l'ordre de l'hypothèse. Elle repose à la fois sur d'éventuelles données internes concernant les auteurs ou les auteurs secondaires, sur des considérations économiques liées au prix, mais surtout sur un présupposé de méthode, fondé sur la personnalité de l'éditeur Moretto et ses réseaux commerciaux, qui conduit à accorder la primauté aux éditions les plus récentes, d'origine vénitienne ou publiées dans des centres typographiques du domaine vénitien. Sur ces bases, elle a pu estimer que plus des deux tiers des livres mis en vente par Giglio avaient été imprimés à Venise, les autres provenant d'ateliers périphériques, alors qu'une quinzaine d'éditions seulement provenaient de Bologne et à peine une dizaine d'ateliers milanais ou romains, pourtant très actifs. Aucune édition étrangère, en particulier allemande, n'est mentionnée. La chercheuse a examiné *livre en main* au moins un exemplaire de chacune de ces éditions. Toutefois, les exemplaires des éditions retenues, aujourd'hui conservés dans les bibliothèques de Padoue, n'ont pas fait l'objet d'un intérêt particulier et n'ont pas été considérés comme pouvant servir de preuve pour l'identification, en raison de la difficulté d'établir leur provenance exacte. Leur liste aurait néanmoins pu être donnée, au moins à titre d'information pour une éventuelle comparaison.

Le *Quaderneto* confirme la diffusion et la distribution, en 1480 et dans un centre culturel précis, d'éditions identifiées, aujourd'hui connues et recensées dans les catalogues d'incunables. Il n'est pas moins intéressant dans les cas où les titres qu'il mentionne n'ont pas pu donner lieu à une identification précise. Dans certains cas, cette impossibilité est liée au nombre d'éditions connues correspondant au titre trop sommaire de la liste: livres d'heures, offices, dont on peut même supposer qu'il existait alors un nombre encore plus grand d'éditions que celles recensées et conservées aujourd'hui. Plus intéressant est le cas où le titre mentionné par Giglio renvoie à un ouvrage attesté, mais dont on ne connaît aucune édition imprimée, ainsi le traité de magie de Pietro de Abano, le *Liber experimentorum*. Le prix indiqué, 10 *soldi*, correspond à un volume in-folio de quarante pages. Le libraire notait en avoir

reçu sept exemplaires, ce qui exclut un manuscrit. La liste recense également sous le titre de *Iudicii* un nombre important d'exemplaires de pronostics et d'almanachs, en latin et en vulgaire. Ces livres, imprimés en 1479-1480 pour un usage immédiat et circonscrit dans le temps, étaient par leur nature même voués à l'obsolescence et à la destruction. Aucun exemplaire pouvant leur correspondre n'a pu être identifié. Enfin, la liste mentionne des titres dont on connaît des éditions postérieures à 1480 et dont, par conséquent, il convient de supposer que des éditions plus anciennes avaient été publiées. Celles-ci ont entièrement disparu. On notera ainsi un roman de chevalerie, la *Spagna di Rolando*, qui n'était connu jusqu'alors que par une édition vénitienne imprimée en 1488, et surtout, une édition inconnue de la traduction italienne des *Facetiae* de Poggio Bracciolini, antérieure à celle de 1483, la seule conservée, dont il ne subsiste qu'un exemplaire imparfait. Ces *lost incunabula* représentent une part non négligeable (6%) de la liste de Giglio. Ils constituent un domaine d'investigation stimulant pour les chercheurs et les bibliophiles.

Parmi les quelque 923 exemplaires des 210 livres du *Quaderneto*, seuls cinq étaient proposés à la vente déjà reliés. Cette condition est spécifiée : « 2 *officieti ligadi* ». Tous les autres livres se présentaient en feuilles. C'est sous cette forme que l'acheteur pouvait se les procurer, à charge pour lui de leur faire donner la finition personnalisée qu'il souhaitait et dont le coût, parfois très élevé, s'ajoutait au prix du volume. Les prix qui accompagnent la liste établie par Giglio doivent être estimés sur ces bases. Ils sont formulés en monnaies vénitiennes, *ducati*, *lire* et *soldi*, auxquels s'ajoute le *denaro* (un ducat d'or correspondant à six livres et quatre sous, soit 124 sous, le sous étant lui-même l'équivalent de douze deniers, l'unité des transactions les plus courantes). Tels quels, ces prix semblent entièrement disparates et parfois faussement cohérents, tant qu'ils ne sont pas rapportés à ce qu'ils recouvrent : non pas une distinction factice d'ordre culturel, valorisant tel ou tel type d'ouvrage, mais des investissements à amortir augmentés des coûts de fabrication et de distribution. Ainsi que le démontre Ester Peric, le prix d'un livre se définit sur la base de la feuille imprimée. La méthode mise en œuvre pour donner toute leur signification aux titres et aux chiffres qui les suivent indiqués dans le *Quaderneto* se révèle ici parfaitement pertinente et offre les résultats les plus convaincants. Si l'identification des titres de la liste a un intérêt d'un point de vue culturel, elle n'est pas moins déterminante du point de vue économique. En examinant *livre en main* des exemplaires des éditions mises en vente par Giglio (ou du moins celles qu'un faisceau d'arguments fondés permet d'identifier comme telles), il a été possible d'établir la collation des cahiers et partant, de connaître le nombre de feuilles nécessaires à leur fabrication. Divisé par ce nombre, le prix de vente du volume complet correspond au prix de la feuille constituant un cahier. Pour l'ensemble des livres de la liste, son prix moyen est de 14 *danari*. C'est par rapport à ce prix que peuvent s'estimer les cas singuliers. Ceux-ci sont déterminés par les spécificités du papier, sa qualité et ses dimensions, du format des cahiers, de l'impression, auxquelles, le cas échant, s'ajoutent les surcoûts liés à la présence d'illustrations ou d'ornementation, de rubrication

et d'enluminures. L'examen direct des exemplaires permet d'expliquer les principales de ces particularités. Inversement, le prix indiqué à la suite d'un titre, rapporté au nombre de feuilles dont est composée une édition de référence, permet aussi de préciser la composition exacte de l'exemplaire vendu par Giglio. Un exemple intéressant est donné par une édition sommairement décrite sous le titre de « Comenti del Petrarca de li pizoli », identifiée avec le *Pétrarque* in-4°, imprimé en 1477-1478, à Venise, par Domenico Siliprandi. Il s'agit en réalité d'une édition en deux parties distinctes, offrant le texte et le commentaire, qui pouvaient être vendues séparément. Le prix de 16 *soldi* affiché par Giglio, rapporté au nombre de feuilles, est excessivement bas pour correspondre aux deux volumes. En revanche, rapporté à la collation du seul volume de texte, il correspond à un prix de 11 *danari* la feuille, certes inférieur au prix moyen mais que justifient son format et la qualité du papier. Le prix à la feuille contribue lui-même à l'identification des ouvrages.

Les prix indiqués dans le *Quaderneto* étaient des prix fixes, où plus précisément les prix correspondant à une limite imposée par le libraire. Son commis ne pouvait pas effectuer de transaction à des prix inférieurs. Sa propre rémunération était constituée par une commission fixe et par le bénéfice qu'il pouvait tirer de chaque vente en majorant encore le prix des exemplaires fournis tels quels, en feuilles, ou en leur ajoutant une plus-value liée à leur finition, dans laquelle il pouvait intervenir en qualité d'intermédiaire avec un relieur ou un enlumineur. Ces prix étaient excessivement élevés. Mis en perspective avec ce que l'on sait des revenus des différentes catégories sociales et des métiers, ils confirment que le livre neuf, en 1480, restait un produit de luxe. Il était inaccessible non seulement aux gens des métiers, même à ceux de l'imprimerie, mais aussi aux étudiants. Il était encore réservé de fait aux seuls possesseurs d'un double capital, culturel et économique. Cette situation portait en elle les conditions d'une crise potentielle, liée à une production en développement exponentiel de produits à un prix de revient élevé, pour un marché trop limité. Interprétés dans une perspective chronologique et comparative avec des données postérieures, en particulier avec le *Zornale* de Francesco de Madiis, en cours d'édition par Neil Harris et Angela Nuovo, les prix imposés à Giglio par Moretto illustrent cette situation. Certes, ils peuvent aussi être mis en rapport avec le marché padouan et la facilité d'une illusoire situation de monopole dans laquelle se déployait l'édition vénitienne. Mais ils marquent aussi la fin d'un cycle. Au cours des années 1480, on allait assister à la nécessaire baisse des prix. Celle-ci a été permise par un contrôle des coûts, portant sur la qualité du papier et surtout la réduction des formats. Elle bénéficia aussi d'une innovation technique permettant une impression plus rapide. Dans son enquête *livre en main*, en examinant les exemplaires des éditions proposées à la vente dans la boutique de Padoue, Ester Peric a pu mettre en lumière cette évolution : si 62% des éditions, en particulier tous les grands formats imprimés sur des feuilles de très grande dimension, étaient encore produites selon l'ancienne technique d'impression séquentielle, une part non négligeable avait déjà été imprimée grâce à la nouvelle méthode

d'imposition par formes, et en format plus réduit. Le *Quaderneto* offre un des premiers témoignages de cette évolution discrète du livre imprimé.

Il manque une conclusion à la belle étude d'Ester Peric. Cette absence est compensée, en ouverture, par un magistral essai en guise de préface, dû à Neil Harris, qui place le *Quaderneto* dans une histoire des archives typographiques en Italie et son étude dans une réflexion d'ensemble sur la méthode de la recherche consacrée aux incunables.

Paris.

Jean BALSAMO